



CÉLESTIN EBISSOU

L'ART DU DESTIN

ROMAN

Célestin Ebissou

L'Art du destin

© Célestin Ebissou, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1612-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ma vie ! Je la construis, des imprévus l'assaillent. Ma tenace volonté de la contrôler n'est plus que souvent, que l'auguste témoin des circonstances qui la gouvernent. Et pourtant les réussites et particulièrement les échecs incomberont à mon intraitable volonté.

Dyv

Je m'appelle Yvonne, « Dyv » pour les proches, petit nom d'amour fruit de l'esprit créatif de mon ami puis mari, que par la suite tout mon entourage a allègrement adopté. Ma vie est ainsi faite que je suis constamment entourée de gens qui font de moi leur égérie. Je suis et j'ai toujours été l'aimant sur lequel s'agglutinent des individus aux centres d'intérêts diamétralement opposés qui, sans moi, ont peu de chance de se connaître, encore moins de vivre ensemble. Je ne me considère pas comme un leader, mais j'ai ce don particulier de rassembler des talents aux atouts quelquefois contraires, mais dont la conflictualité se neutralise en ma compagnie pour devenir cohésion de quintessences. Elève, étudiante, puis dans ma vie professionnelle, c'est à cette force-là que je dois ma réussite à chaque étape. Au tout début, ce surnom m'insupportait littéralement. Je le trouvais dénué de prestance, ne mettant rien de moi en valeur. Mais plus je m'opposais ou m'agaçais à l'entendre, plus mon monde s'en amusait, et mon irritation devenait source de taquineries jubilatoires encore plus insupportables. Je finis par laisser faire dans le secret espoir qu'il sombrerait peu à peu dans l'escarcelle de l'oubli. Bien m'en a pris car, effectivement, tempérer mes protestations a eu raison de l'utilisation taquine de ce sobriquet farfelu. Pour le groupe de résistants qui persistent, je comprends bien qu'ils sont plus affectueux que railleurs. Je ressens leur plaisir sincère à m'appeler ainsi dans l'intimité. L'engouement de tous pour « Dyv » m'a convaincue de me l'approprier et lui donner du relief, pourquoi pas, en l'envisageant comme une véritable « appellation contrôlée », à l'instar des grands crus adoubés des amateurs de vin, quelle qu'en soit la qualité qui, pourtant, peut varier sensiblement d'une saison à l'autre.

Être gratifiée d'un surnom peu flatteur, rien d'extraordinaire en soi, me dira-t-on, si ce n'est que le mien est alourdi d'une réputation peu glorieuse liée à ma vie sentimentale : de notoriété publique, je serais définitivement coupable de « les prendre au berceau ». Du simple fait de ma trentaine révolue, tolérance zéro en la matière. Mon crime : « Age rédhibitoire ». Le drame de ma vie ! J'entends déjà la réplique cinglante s'il me venait à l'idée d'oser plaider non coupable : « Que fais-tu de ta volonté, de ton libre arbitre. Et surtout, ne te cache pas derrière ton petit doigt pour espérer te dédouaner. Tu laisses ta passion diriger les événements. Il faut en assumer les conséquences. Quoique tu en dises, ta responsabilité est entière, tu l'as engagée... ».

Pourtant, tout cela m'est bel et bien tombé dessus comme une météorite. Mais j'ai appris à mes dépens qu'il est vain d'espérer transgresser les interdits éthiques sans subir les foudres de la bien-pensance collective auto proclamée, si prompte à jeter l'opprobre. Cependant, dans ma situation et pour l'heure, ces réflexions me font l'effet d'un cautère sur une jambe de bois. La question est si vitale pour mon existence que toutes les considérations opposables ne sont que pures balivernes, et toute prétention d'omniscience, vanité. C'est pourquoi je ne me fais aucune illusion sur mon sort, le seul verdict que j'attends est la peine capitale, et j'y suis préparée.

Ce matin je me suis réveillée comme dépareillée. Les pièces du puzzle qui me constituent ne semblent pas s'emboîter correctement. Je n'ai mal nulle part, mais une sensation étrange, un trouble que je ne saurais définir déstabilise mon corps, sans le moindre vertige pour le justifier. J'ai l'impression que c'est mon entièreté qui n'est pas dans son état habituel. Je décide de rester attentive, une balise plus perceptible apparaîtra forcément à un moment ou l'autre dans la journée, qui m'indiquera ce qui ne va pas. En attendant, je sens poindre une appréhension : mon malaise est peut-être le signe avant-coureur d'une maladie sournoise qui, après avoir labouré mes entrailles en silence, apparaît maintenant au grand jour pour m'envoyer dans le parcours du combattant des visites médicales, examens et autres galères, suivi de séjours interminables dans de lugubres chambres d'hôpitaux, le tout dans le but d'identifier puis terrasser ce terroriste déterminé à me réduire en poussière, et ainsi m'éviter un sort funeste.

Un peu inquiète, je m'attelle à mon rituel matinal avant de me rendre à mon travail. J'avale trop rapidement ma grande tasse d'eau chaude, non sans une pointe de remord en pensant à ma nutritionniste ; la brave dame s'évertue à me déconseiller cette habitude à chacun de nos entretiens : « Vous devez savourer ce que vous mettez dans votre bouche, Yvonne, ce temps d'appréciation est essentiel pour la chimie de votre appareil digestif », me répète-t-elle inlassablement. Mais, voilà, les automatismes sont tenaces, si répréhensibles soient-ils, il est difficile de s'en délivrer. Une bonne dose de miel et une poignée de céréales aux quatre noix dans cette eau très chaude, presque brûlante, me soulagent de tous ces nœuds perturbateurs qui pourraient contrarier ma journée. Un véritable élixir de détente, bien indiqué vu mon état actuel. Je termine mon petit déjeuner avec deux rations de café bien serré.

Devant ma garde-robe, je suis indécise. Seule certitude, le temps froid et maussade disqualifie d'office tout vêtement léger. Vite, l'heure tourne, tant pis pour l'harmonie coutumière de ma mise, la concordance des tons, le mariage des

étoffes, je ne peux me permettre de ne pas arriver au bureau aux aurores : je suis la personne qui ouvre les portes de l'entreprise. C'est une mission que je m'impose, bien que nous soyons quelques responsables à avoir les codes d'accès. Je considère cette tâche comme une prérogative, et je mets un point d'honneur à ne pas y faillir. Habituellement, j'apprête ma tenue du lendemain la veille au soir, avant d'aller me coucher, je prépare parfois celles de plusieurs jours, voire de la semaine quand mon dimanche soir n'a pas été trop chargé. Pour éviter tout repassage de dernière minute, rien de froissé n'a de place dans mes placards. Ainsi le matin, quelques marques de pliage à éliminer, et le tour est joué. Mais aujourd'hui, panique à bord, le retour tardif à la maison hier a décalé mon heure de coucher et fait sauter l'étape « Tenue de demain ». Résultat, rien de prêt ! Ô temps, suspend ton vol quelques minutes, que je puisse me parer à mon avantage comme j'aime le faire. Vœux pieux, temps précieux perdu à supputer, « Active-toi, Yvonne ! ». Je déteste perdre le contrôle. J'attrape la jupe cachemire plissée bleue paon qui se trouve juste devant moi. Oh, misère, je l'ai déjà mise en début de semaine ! Sauf cas de force majeure, je m'interdis de porter un même vêtement plus d'une fois dans la semaine, ni même dans le même mois. La sélection est donc rigoureuse et particulière chronophage, ce qui a le don d'énerver mon Heby quand il me voit aller et venir dans mes quinze mètres carrés de penderie. Les matins où il est obligé de prendre la même voiture que moi pour se rendre à son bureau, j'ai régulièrement droit à une litanie de « Snob, frivole, puérile... », aussi doucement énoncés que purement exutoires, bien entendu. Nous savons tous deux qu'aucun de ces traits de caractère ne correspond réellement à ma personnalité. Il est le premier à se vanter de son épouse distinguée, sérieuse et rigoureuse, à dire à qui veut l'entendre le point d'ancrage que je suis pour lui.

Heby n'est pas seulement mon époux, il est aussi l'amant qui comble mes désirs. Quand il s'enferme au creux de moi, entraîné dans cette chute vertigineuse de ma cambrure, tout est parfait, le bonheur total. Il est l'amour de ma vie. Élégant esthète, je suis fière de lui. Affectueux et prévenant à souhait, il est tendresse. Avec sa manière de toujours vouloir m'épargner en usant de circonlocutions parfois un peu gauches pour m'entretenir de choses qui fâchent, je lui pardonne tout. Ne pas me heurter de front semble être sa règle. Jamais un mot plus haut que l'autre dans notre quotidien, et dans les rares cas de points de vue véritablement opposés, cela peut prendre du temps, mais à la fin, nous parvenons au compromis. Je lui sais gré de cet amour, et je veux qu'il soit à moi pour la vie, quoi qu'il advienne.

La jupe cachemire fera l'affaire pour cette fois. Avec mon pullover près du corps en alpaga et mohair bleu pastel, des bas à couture de dentelle parfaitement étirés, une paire de mocassins en cuir tissé, un foulard en soie, négligemment noué autour du cou de façon que les pans épousent la rondeur de mon sein gauche dans un drapé onduleux, le chic est assuré ! Je prévois toujours un manteau dans ma voiture, sauf en périodes chaudes, mais je n'en porte que rarement. Je ne suis pas frileuse, « Ta maman l'était, elle », aime à me répéter mon père, qui me trouve toutes sortes de ressemblances avec ma mère, excepté sur ce point.

Ainsi, donc, me voilà pressant le pas en direction du garage où m'attend ma Tesla pour me rendre au bureau. Je passe par mon salon privé, sans prêter plus d'attention à sa décoration ton sur ton à prédominance acajou, où trône sur un parquet en bois massif la verrière de ma collection de divers papillons des quatre coins de la terre, le canapé cuir molletonné, mon grand secrétaire Louis XVI. Cette pièce de la maison est spéciale pour moi, j'adore m'y prélasser. J'y suis comme en connexion avec cette terre de Sologne de mes ancêtres. À travers la grande baie vitrée dans le prolongement du canapé, j'ai une vue imprenable sur la vaste étendue de notre propriété qui compte quelques hectares de forêt. Par temps froid, je peux y demeurer des heures durant, lovée comme un chat sur les coussins de satin, dans un plaid moelleux, profitant oisivement de la douce chaleur du poêle, l'esprit en apesanteur. Dans cet endroit, il m'arrive de vivre des épisodes de jouissance incommensurables, des états de bonheur indéfinissable, irréel, quasi métaphysique, sans les susciter de quelque manière que ce soit. Je ne les commande pas, je ne m'en rends compte qu'une fois la séquence passée, lorsque je suis totalement détendue et apaisée. Tout se passe comme dans un rêve, je me retrouve dans un monde parallèle où règnent la quiétude et la félicité, isolée de la réalité et de ses turpitudes. Chacune de ces séances de thérapie involontaire infuse ma journée de ses bienfaits, et cet état d'exaltation peut me porter plusieurs jours de suite. Je suis alors comme sur un nuage, enhardie, prête à braver l'impossible, je retrouve l'audace et l'insouciance de l'adolescence. Généralement, dans ces phases-là, même la chance est au rendez-vous. Si d'ordinaire je ne crois que moyennement en ma bonne étoile, dans ces moments proches du paranormal, j'ose entreprendre, et chacune de mes performances est alors saluée par les mêmes de mon entourage qui avaient joué les Cassandres au début du projet. Ils applaudissent l'idée de génie et me surnomment « La femme confiante ». Perplexe, je ne peux alors m'empêcher de ressentir comme une force mystique sous-jacente à ces événements. Mais par crainte de rompre le

charme, et surtout de passer pour une originale, je décide de ne partager ce curieux sentiment avec personne.

Cela fait presque un an que je n'ai plus expérimenté cette béatitude. La traversée du désert a été jalonnée d'échecs et de succès relatifs. Mais ce matin, en traversant mon salon, j'ai eu cette sensation fugace qui m'a transportée hors du temps, me replongeant dans ce dernier épisode avec mon monde imaginal. Tout d'un coup, mes appréhensions à la suite de la discussion avec mon père, mon retard et mes inquiétudes vestimentaires se sont envolés. Cet endroit produit toujours un effet incontestable sur mon être. Je me suis sens sentie d'abord légère comme une feuille virevoltant au gré du vent, ensuite, une force tellurienne m'a ébranlée au plus profond de mon être, une irrépressible poussée d'adrénaline s'est alors diffusée en moi puis, comme par enchantement, une douce sérénité s'est installée, celle du calme après la tempête. Ne pas avoir prise sur l'expérience me la rend exceptionnelle, et cet état de pleine quiétude me permet de relativiser toutes sortes de difficultés, de les banaliser et annihiler leur nuisibilité. J'ai l'intime conviction qu'un ange veille sur moi, qui résoudrai chaque énigme perturbatrice. Avec cette totale confiance en ce que je suis, dans ce que j'ose entreprendre, dans mon amour pour mon Corneille, la ferme conviction que, quoi qu'il arrive, il restera mon mari, j'ai assurément le contrôle de ma vie.

Corneille conçoit parfaitement cet enthousiasme débordant, mais, plus rationnel et surtout soucieux, je le sais, de parer à l'éventualité d'une trop grande désillusion, il tente comme il peut de tempérer mes ardeurs en me rappelant la fragilité du support : l'imprédictibilité de la vie. Je lui redis alors combien j'ai foi en la mienne. Elle ne m'est que prêtée, certes, mais je pars du principe qu'il me revient d'en faire une réussite malgré les aléas du parcours. Pour cela, je ne dois laisser place ni au doute, ni à la mauvaise foi, arme de survie de mes détracteurs. Telle est ma réponse pour clore le sujet. Mais en réalité, mon assurance prend sa source ailleurs, dans le désir qui nous unit. Ce désir que nous avons l'un de l'autre, qui se traduit dans nos actes du quotidien comme dans notre intimité. Quand il est à moi, me laisser entraîner dans la tornade qui s'empare de son être, accompagner les vagues submersives qui inondent son corps, puis ensemble, doucement savourer la décrue, est tout simplement magique. Je vois alors au fond de ses yeux son bonheur qui nourrit le mien. Je retiens son regard un peu fuyant, gêné, sans doute, de cette félicité qui soumet nos corps et nos esprits dans cet océan de volupté au délicieux goût de victoire, non pas celle triomphatrice du cerf qui clame sa domination à des kilomètres à la

ronde, mais une victoire pudique, intime, totalement partagée, celle de deux êtres aux corps et âmes en symbiose, une union que j'affirme indestructible en dépit de la trahison possible par la concupiscence de la chair. Je sais l'abandon de son corps à une autre possible, mais je n'ai nul doute que son âme est ma propriété à tout jamais et, forte de cette certitude, je me sens de taille à surmonter toute infidélité de sa part, qui ne saurait être qu'accidentelle, bien entendu. Je suis capable de le prêter, oui, mais en aucun cas je ne le céderais, car il est ma vie. Véritable agneau lorsque, paupières closes, allongé contre moi, il s'abandonne enivré de plaisir, il est dans le quotidien un homme aux principes stricts, très peu réceptif à la plaisanterie, à la limite du psychorigide. Il me voudrait aussi austère que lui, ne m'accordant aucune once de désinvolture. Or, le moins que l'on puisse dire est que j'en suis loin à bien des égards, une divergence que son amour lui impose de me consentir. Mais moi, je l'aime sans équivoque.

Avant l'émoustillement de ce matin, j'avais décidé, faute de temps, de renoncer pour aujourd'hui à ma séquence de câlins avant départ à Maya, ma pouliche, ma compagne de balades équestres. Mais, ragaillardie par cette énergie conquérante, j'effectue le détour habituel par son box pour notre intermède quotidien de tendresse partagée.

Le trajet à travers la forêt de Sologne, entre mon domicile de Ligny le Ribault et la zone d'activité d'Ardon, dure en moyenne une vingtaine de minutes. Il est vrai qu'en traversant cet écrin de verdure mirifique, je ne respecte pas toujours les 90 km/h imposés sur ce tronçon, le plus long de la départementale 925. Cependant, malgré la vitesse, je profite, sans jamais me lasser de la superbe vue sur les champs de maïs aux épis réguliers comme taillés au cordeau, magie de la sélection des semences, sur les prairies où l'on peut voir les vaches brouter l'herbe nourricière dès les premières lueurs du jour, des tapis de verdure alternant avec d'immenses parcelles de forêts de pins et autres essences alignées à intervalles d'une impressionnante régularité, démonstration visuelle de la propension de l'homme à imposer sa propre notion de l'ordre sur le chaos apparent de mère nature. Je suis tombée amoureuse de cette forêt dès mon plus jeune âge. Cette passion me vient de mon père. Je me souviens de nos longues promenades dans ce qui était pour moi l'infiniment grand, une expérience toujours grisante d'un mélange de crainte et d'émerveillement, quelle que soit la saison. Mais de toutes nos escapades forestières, aller écouter le brame du cerf était sans nul doute la plus captivante. Avec ses amis, chasseurs pour la plupart, j'en ai passé des soirées sur le mirador, à braver le froid des débuts d'automne, emmitouflée dans une couverture, espérant tous sens en éveil entendre le